

— Non, mon loup. Tu sais bien d'ailleurs que tu es le maître ici.

Quand Abelle fut seul dans la chambre à coucher de Lucia il se rappela ces paroles.

— Oui, je suis maître ici, dit-il. Je ne l'oublierai pas.

Et avec un sourire :

— C'est comme à la guerre, il faut livrer bataille et prendre la place d'assaut.

Le lendemain matin Lucia dit à son amant qu'elle n'avait jamais été si heureuse.

— Tu seras encore plus heureuse quand j'aurai piétiné sur tous tes princes comme j'ai fait hier.

— Tu m'en laissera un, lui dit-elle. Mais il ne viendra chez moi que les jours de pluie.

— Oui, s'il est bien sage, dit cyniquement Charles Abelle.

V

Dettes de jeu et dettes de cœur

Quelque temps se passa. On disait que Lucia se retirait du monde parce qu'elle était amoureuse comme une louve de celui qu'elle appelait son loup.

Or Charles Abelle était son mauvais génie. Il lui conseilla de ne pas renouveler son engagement au Théâtre Lyrique. Elle avait des appointements pour rire, mais une cantatrice sans théâtre est une statue sans piédestal.

On jugea que Lucia ne chanterait plus. Elle avait toujours eu plus de voix que de méthode, on ne l'avait jamais prise au sérieux. La courtisane servait la cantatrice comme la cantatrice

servait la courtisane. Quand la cantatrice tomba, la courtisane tomba de toute sa hauteur.

Charles Abelle lui avait permis un dernier prince les jours de pluie, mais le dernier prince ne vint même plus les jours de beau temps.

Elle vendit son premier diamant ne pouvant se décider à rompre sa vie à travers tous les luxes.

Ce fut Charles Abelle qui vendit le diamant sous prétexte que Lucia n'entendait rien aux affaires. C'était un admirable cabochon en forme de poire que la comédienne avait mis dans son petit musée de bijoux, une vraie poire pour la soif.

Il lui avait été donné par un prince moldave qui n'en savait pas le prix, héritage de famille, condamné trop longtemps à ne pas courir le monde. Il allait reprendre sa revanche.

— Quatre-vingt mille francs! dit Charles Abelle tout joyeux, en revenant de chez une femme à la mode.

Et il éventa sa maîtresse en agitant quatre-vingts billets devant ses yeux.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit Lucia. J'ai

envie de pleurer, il me semble qu'on m'arrache le cœur.

Elle prit les billets.

— Qu'est-ce que cela? des chiffons! J'en ai tant jeté au vent.

— Dieu merci! dit Charles Abelle, je voudrais bien en ramasser quelques-uns. Tu sais que j'ai des dettes criardes.

— Des dettes criardes, mon loup! Pourquoi ne me disais-tu pas cela plutôt.

Lucia réfléchit :

— Dites-moi, monsieur, comment faites-vous des dettes? Est-ce que vous entretenez des demoiselles de condition?

Lucia rappela à son amant que depuis qu'elle avait mis son monde à la porte il avait vécu chez elle à ce point qu'il ne gardait même pas son chenil de la rue de Ponthieu. Il ne sortait que pour aller dans le monde, à ce qu'il disait. L'argent de poche, il le prenait sur la cheminée de Lucia qui pareille aux médecins célèbres montrait toujours une poignée d'or. L'or appelle l'or.

— Ah! tu as des dettes, mon loup? dis-moi donc dans quel monde tu vas.

— Ma chère Lucia, je vais un peu dans tous les mondes, dans le meilleur et dans le plus mauvais. Je ne suis pas une demoiselle à marier.

— Tu joues donc?

Lucia venait de tendre la perche à son amant qui la prit à deux mains.

— Je ne joue plus parce que j'ai trop joué; je ne voulais pas te le dire. Tu ne t'imagines pas tout ce qu'il m'a fallu de génie pour emprunter ici, pour emprunter là. Il fallait payer dans les vingt-quatre heures! Et maintenant je cours d'inquiétude en inquiétude.

Abelle parla si naturellement que la comédienne y fut prise.

— Mon cher loup! voilà donc pourquoi tu étais distrait! Que faut-il que je te donne?

— Je ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me prêtés. Ma famille payera cela un jour.

Charles Abelle faisait toujours apparaître sa famille, comme un criminel fait apparaître ses complices. La vérité, c'est qu'il ne devait espérer prendre un jour que bien peu de chose dans ce modeste héritage. Et d'ailleurs son

père et sa mère n'avaient pas un siècle à eux deux. Jusqu'à leur mort il n'attendait plus rien, parce qu'il les avait surmenés par ses cris de détresse.

— Eh bien! reprit Lucia, je ne compte pas avec toi. Te faut-il dix mille francs, vingt mille francs?

— Oui, vingt mille francs, répondit Charles Abelle. Peut-être me restera-t-il quelque chose que je te rapporterai, car, une fois ces dettes de jeu payées, que me faut-il pour être heureux? ton cœur d'or! Voilà toute ma fortune.

Et il embrassa Lucia avec effusion comme s'il se fondait en amour et comme si elle se fondait en or.

— Nous allons au Bois, n'est-ce pas? lui dit-elle.

L'amour l'aveuglait à ce point qu'elle trouvait tout simple de montrer son amant partout, elle qui jusque-là s'était toujours montrée toute seule pour ne pas faire de jaloux.

Charles Abelle ne voulut pas aller au Bois.

— Viens donc, mon loup, reprit Lucia.

— Non ! pas aujourd'hui. Je n'ai qu'un désir, c'est de courir payer mes dettes.

Or, quelles étaient les dettes de Charles Abelle ? C'était des dettes de cœur.

On vous a déjà parlé d'une demoiselle de condition — elle avait été cuisinière — surnommée Trente-six-Vertus. J'ignore l'origine de ce baptême galant. C'était une rusée coquine qui faisait danser l'anse du panier dans la cuisine de M. de Cupidon. Née en Bourgogne, où elle avait tété la vigne de bonne heure, elle n'était pas haute en couleur, mais elle était haute en gaieté. Venue à Paris à seize ans avec les vagues aspirations de la fortune à tout prix, elle s'était dit qu'il n'y a pas de sots métiers. Elle était entrée — bonne à tout faire — chez une fille de son pays qui faisait l'amour. Elle avait jugé bien vite que c'était moins difficile que de faire la cuisine. Aussi comme elle était fort jolie — fort piquante, selon l'expression des poètes rococos, — elle avait d'abord fait patienter les amoureux pendant les absences de sa maîtresse — si bien patienter qu'un jour la dame ne trouva plus ni sa cuisinière ni son amant en titre.

Moralité : ne jamais mettre dans sa cuisine une bonne à tout faire.

On sait comment l'esprit vient aux filles. Mademoiselle Caroline, surnommée Trente-six-Vertus, — je ne sais toujours pas pourquoi, si ce n'est par antiphrase — eut bientôt beaucoup d'esprit. Elle était douée d'ailleurs d'une belle malice naturelle, sucée dans le lait bourguignon, ou plutôt dans la vigne bourguignonne.

Dès qu'elle se fut jetée la tête la première parmi les filles de troisième ordre qui encombrèrent les avenues du vice parisien, elle fit du bruit par ses saillies. Parler beaucoup dans ce monde-là, c'est l'éloquence. Caroline parlait toujours. Quelle est celle qui, à force de remuer des bêtises, n'arrive à trouver un mot spirituel ? C'est le bon lot de la loterie.

Elle ne fit pas comme les nourrices bourguignonnes qui laissent un nourrisson au pays et qui envoient dans leur famille les mois de nourrice. Elle vécut au jour le jour, sans souci du lendemain, affolée des belles robes et des bijoux de pacotille. Elle prenait dans toutes les mains, il ne lui restait jamais un

sou. L'intérieur de la courtisane, c'est le tonneau des Danaïdes, — si vous me permettez cette vieille expression.

Abelle avait rencontré à souper mademoiselle Trente-six-Vertus. Elle l'avait ravi par son entrain diabolique. Il s'imagina que ce n'était que le caprice d'une heure, mais ce fut une vraie passion. Il prenait une femme — en passant — comme une bouteille de vin de Champagne. En une heure d'amour il croyait que la bouteille était bue, il détournait les lèvres et n'y revenait pas.

Sa figure et sa « blague », lui avait conquis beaucoup de ces créatures qui donnent des heures de leur vie sans rien donner. Simple question de désœuvrement. Comme on le voyait depuis longtemps avec Lucia, une dédaigneuse par excellence, on jugeait qu'il était irrésistible, on ne faisait pas de façons avec lui. D'ailleurs, c'était un homme sans conséquence. De son côté, il disait que c'étaient des femmes sans conséquence, se prenant aujourd'hui à celle-ci, demain à celle-là. Gais entr'actes dans sa comédie sérieuse avec Lucia.

La cantatrice apprenait bien ça et là que son amant parlait à ces créatures, mais elle ne pouvait s'imaginer qu'on s'attardât dans ce troisième dessous, quand on a pour maîtresse une fille comme elle, qui avait eu une cour de princes.

Il y a trois classes de courtisanes à Paris, — sans compter celles qui jouent leur jeu avec des cartes du préfet de police. — Or, il y a peut-être plus loin de la courtisane altière qui dit à son valet de pied, *aux Italiens* ou à *l'Hôtel*, à la courtisane qui trotte menu sur les placers du boulevard des Capucines, que de la duchesse à la bourgeoise. Aussi Lucia ne voulait pas s'inquiéter des caprices de son amoureux. Mais j'oubliais de dire pourquoi Charles Abelle, adoré de Lucia, était fou de mademoiselle Trente-six-Vertus.

C'est que cette fille, qu'il avait voulu dompter comme on fait d'un cheval rétif, l'avait roulé à terre tout en se ruant sur lui. Cette bourguignonne était indomptable dans sa gaieté. Elle n'avait jamais eu son quart d'heure de sentiment. Elle se moquait de tous les hommes, ne comprenant pas que l'amour fut autre

chose qu'un éclat de rire. Charles Abelle qui avait de hautes prétentions à dominer les femmes, fut surpris d'abord de cette moquerie intarissable. Il voulut vaincre, il combattit à outrance, il se passionna, il fut pris à son jeu et ne prit pas Caroline.

Toute riieuse qu'elle fût, elle vit bien qu'il était amoureux d'elle. Elle en eut d'abord quelque fierté, car dans ce monde-là on ne juge pas les hommes pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils paraissent : Charles Abelle était à la mode dans la fripouillerie. Il amusait les unes en jouant du piano, il amusait les autres parce qu'il avait lu avant elles les petits journaux, — je veux dire les grands journaux. — Celles-ci le trouvaient beau parce qu'il avait une tête de perruquier endimanchée, celles-là le trouvaient spirituel parce qu'il se moquait d'elles.

Mademoiselle Trente-six-Vertus ne faisait pas de façons pour recevoir tous les jours les deux ou trois louis que Lucia donnait à Charles Abelle, comme argent de poche. Naturellement il parlait de sa famille. Peu à peu après avoir été fière de cet amour, la ci-devant cui-

sinière en fut heureuse. Les petits louis entretenaient l'amitié. Et puis l'amour finit par créer l'amour. Elle continuait à rire, mais elle lui disait : — Je t'aime mieux que les autres. — Être mieux aimé que les autres, c'était le sort — je me trompe, — c'était l'idéal de cet homme qui recevait de la main droite ce qu'il donnait de la main gauche sans rougir ici, puisqu'il n'avait pas rougi là-bas.

Il se réveilla un jour, amoureux fou, de mademoiselle Trente-six-Vertus. Il dormait encore à moitié, il embrassa furieusement Lucia, il s'était trompé de figure.

— Pourquoi n'est-ce pas si bon ? se demanda-t-il.

Il se leva en toute hâte et courut chez Caroline.

— Ah ! comme je t'aime ! s'écria-t-il en l'embrassant à perdre haleine.

Ce cri là, c'était le cri de la mort de Lucia.

Voilà pourquoi Charles Abelle avait des dettes de cœur, voilà pourquoi il emprunta sans vergogne, vingt mille francs à sa maîtresse la riche, pour porter à sa maîtresse la pauvre. Il trouvait depuis longtemps déjà que

Caroline était digne d'un piédestal. Elle vivait comme toutes les filles — du troisième dessous, — dans un hôtel meublé indigne d'elle et de lui. Habitué qu'il était au grand luxe par Lucia, il ne venait pas chez Caroline sans s'indigner de cet ameublement d'occasion qui avait été à tous et à toutes.

Pourquoi donc Caroline qu'il jugeait plus belle que Lucia, n'aurait-elle pas aussi ses grands jours ? Elle avait été cuisinière ! mais Lucia n'avait-elle pas fait l'apprentissage de la vie dans la loge d'une portière ? Lucia était devenue cantatrice, mais Caroline ne pouvait-elle pas devenir comédienne ? On citait déjà ses mots dans les soupers et aux courses.

Des vingt mille francs de la cantatrice, Charles Abelle fit deux parts : une pour Caroline et une pour lui. On était près du jour de l'an.

— Je vais te faire une surprise, dit-il à la ci-devant cuisinière.

En effet, le premier janvier, il se présenta chez elle à onze heures et lui dit solennellement :

— Viens, que je te conduise chez toi.

Il la mena rue de Berry dans un joli appartement où il avait réuni des meubles de toutes les paroisses.

— Quoi ! un piano ! s'écria Caroline.

Et elle joua au clair de la lune en s'accompagnant d'un coup de poing.

— Tout cela est à moi ? reprit-elle.

— Oui, ma chère, même le propriétaire, car c'est un bourguignon.

— Mais je n'en crois pas mes yeux !

Caroline se mit à danser et à chanter comme si elle eût ouvert la porte de la Californie.

— Oh ! le beau lit, s'écria-t-elle tout à coup. Mais tu sais, je vais t'enfermer dans ma chambre à coucher et tu ne retourneras chez ta princesse que demain matin.

— Allons ! pensa Abelle, voilà que j'ai deux prisons.